

Les Vies vides

ELSA GODART

Les Vies vides

*Notre besoin de reconnaissance
est impossible à rassasier*

ARMAND COLIN

Maquette couverture : Nicolas Wiel

© Armand Colin, 2023

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63384-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toi, dont l'absence a rempli toute ma vie,
À toi, qui ne fus qu'un grand vide dans mon existence.*

« Rendez à la vie son inconscience vitale. »
Henri Gouhier, *Le théâtre et l'existence*, p. 83.

« Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. »
Pascal, *Pensées*, n° 12/38.

« Présents, ils sont absents. »
Héraclite, *Fragments*, n° 34.

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplir l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche ;
Ceux dont le cœur est bon,
ceux dont les jours sont pleins,
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Ils s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule.
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom [...] »

Victor Hugo, *Les Châtiments*, IV, 9.

Introduction

Exister plutôt que vivre

D'où vient ce besoin de visibilité, cette quête insatiable de notoriété, cette soif inextinguible de reconnaissance ? Comment expliquer que de l'anonyme le plus discret au professeur le plus admiré, chacun cherche son quart d'heure de gloire, sur les réseaux sociaux comme dans les médias ? Après quoi court ce monde qui tourne autour de la popularité ? D'où vient que l'on cherche tant à *exister* sans plus jamais chercher à *vivre* ?

La première et la plus évidente hypothèse capable d'expliquer cette course frénétique qui nous pousse toujours à être « vus » par le plus grand nombre, cache *la peur de l'invisibilité* : ne pas être vu, c'est ne pas exister. Le regard de l'autre me confirme dans ma propre existence¹. En ce sens, Robinson Crusoé a besoin de Vendredi² s'il ne veut pas devenir fou et Husserl récuse le solipsisme de Descartes dans la cinquième méditation. L'altérité, quand elle se manifeste dans un regard ou une parole se fait lien au monde capable de reconnaître ma propre existence. Le *je suis* trouve son point de réalité dans le *je te vois*. Cela pose évidemment la question

de savoir pourquoi nous sommes tant en demande de regards à notre époque. Qu'est-ce qui fait que nous passons notre temps à chercher dans l'altérité (souvent virtuelle) à être confirmés dans notre existence ? Cette question, je l'avais soulevée en 2016 dans *Je selfie donc je suis*. J'avais développé l'idée que derrière ce besoin d'exister à tout prix, derrière ce besoin d'être visible se cache une angoisse de mort : être invisible, c'est ne plus être vu, c'est être « mort ». Je faisais alors de la mort le dernier tabou contemporain.

La deuxième hypothèse, je l'emprunte à Carlo Strenger qui, en 2011, dans *La peur de l'insignifiance nous rend fous*³, établit le constat que pris dans les filets de cette modernité de compétition et de réussite, nous sommes prêts à tout pour connaître « notre quart d'heure de gloire » parce que nous sommes terrifiés à l'idée de « rater notre vie », de ne pas être à la hauteur, d'échouer. Ici s'exprime la nécessité très post-moderne d'atteindre des objectifs, d'exister par ce qu'on possède et par ce qu'on réalise : c'est la « Rolex à 50 ans » de Séguéla, « les gens qui ne sont rien » de Macron. Ainsi, la peur de l'insignifiance traduit la peur de *n'être rien*, de ne pas exister, de « rater sa vie » en somme – au sens de la manquer.

La troisième hypothèse que je formule dans ce livre poursuit et dépasse l'hypothèse de Strenger. Ce comportement, pour le moins surprenant quand il oriente et conditionne nombre de nos actions, ne traduit pas tant la peur de l'invisibilité ou encore celle de *n'être rien*, qu'une tentative à peine masquée de cacher *le rien*

lui-même. Tout au long de cet essai, je développerai l'idée selon laquelle cette quête de gloire, de notoriété, de popularité, de célébrité et plus largement de « reconnaissance » dans le sens existentiel du terme, cache le vide de nos vies, l'inexistence de nos existences, nos manques-à-être, nos absences, nos disparitions (*fading*), nos oublis et autres déficits d'être, nos contresens. Ce ne sont pas tant nos existences qui n'ont pas de sens, que le fait qu'elles sont absorbées par le vide. Ainsi, l'hypothèse que je formule, c'est que c'est la *peur du vide* qui désormais conditionne notre rapport à la reconnaissance. Ainsi voulons-nous *exister à tout prix* pour mieux fuir nos vies vides.

De l'ère du vide aux Vies vides

En 1983, le philosophe et sociologue Gilles Lipovetsky publiait un ouvrage qui allait marquer toute une époque avec un titre évocateur : *L'Ère du vide*. Il dresse le procès de la personnalisation et souligne l'avènement d'une mutation sociologique globale. Ainsi, « la société post-moderne est celle où règne l'indifférence de masse, où le sentiment de ressassement et de piétinement domine, où l'autonomie privée va de soi, où l'innovation est banalisée, où le futur n'est plus assimilé à un progrès inéluctable. [...] Les grands axes modernes, la révolution, les disciplines, la laïcité, l'avant-garde ont été désaffectés à force de personnalisation hédoniste ; l'optimisme technologique et scientifique est tombé, les innombrables découvertes s'accompagnent du

surarmement des blocs, de la dégradation de l'environnement, de la dérégulation accrue des individus ; plus aucune idéologie politique n'est capable d'enflammer les foules, la société post-moderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit, un vide pourtant sans tragique ni apocalypse »⁴. Le vide, caractéristique des mouvements sociaux dont parle le philosophe et sociologue, ne fera que s'accroître avec le déploiement de l'hypermodernité⁵. Mais qu'en est-il de ce « vide » quarante ans après ? Qu'en est-il de ce « vide » après l'arrivée des mondes virtuels et numériques ? Du développement des réseaux sociaux et des multiples intelligences artificielles, des algorithmes programmeurs et autres robots de plus en plus humanoïdes et du sacre de l'information médiatique ? Qu'en est-il de ce vide, dans un monde où la pensée critique est très fragilisée, où le populisme à l'idéologie contagieuse menace toujours plus nos démocraties, où la pensée politique se construit sur l'opinion, où la valeur de quelqu'un s'évalue en fonction de son taux de popularité sur les réseaux sociaux ? Qu'en est-il d'une planète qui se remplit, par la terre et par la mer, de toujours plus d'objets consommés jusqu'à la suffocation, jusqu'à l'agonie ? Qu'en est-il de ce vide vertigineux qu'on appelle l'angoisse et qui se soigne à coup de Xanax ? Qu'en est-il de ce vide d'amour qui finit par nous rendre indifférent à l'égard de toute humanité ? Qu'en est-il de ce vide qui réduit nos corps à une mécanique sans esprit⁶ ?

Exister plutôt que vivre

*« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche ;
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre. »*

Victor Hugo, *Les Châtiments*, IV, 9.

Dans *Les Châtiments* (1853), Victor Hugo concède sans détour que « le plus lourd fardeau est bien d'exister sans vivre ». Sans doute n'y a-t-il pas de meilleure formule pour rendre compte de cette représentation du vide que je cherche à saisir et à décrire. Ce vide se confond avec l'ennui ; selon les mots de Gilles Lipovetsky, c'est un vide « sans tragique, ni apocalypse », autrement dit, sans densité existentielle, sans contenu donnant accès à la profondeur, à la métaphysique de l'existence. Ici il s'agit d'un vide plat, sans relief, sans densité, sans béance. Un vide qui n'élève donc pas, qui n'enrichit pas, qui ne pousse pas à être comblé. Un vide auquel on s'habitue, un vide d'habitudes, de convenance, de facilité... presque un vide d'agrément. Un vide qui n'est ni le moteur de

la création ni celui de la résurrection. Un vide qui n'est que le rien sans la possibilité de quelque chose. Un vide qui trouve un synonyme dans l'ennui ou encore dans la vacuité. Cette vacuité est aussi bien morale, intellectuelle, qu'existentielle. C'est un rien marqué par de l'indifférence à l'égard de toute chose. Une indifférence radicale dont la manifestation est la contingence : cela est, mais pourrait être tout à fait autrement. Ainsi, en est-il de ce monde qui cherche à exister plus qu'à vivre.

La différence entre « exister » et « vivre » est tout à fait ce qui explique cette course insatiable à la reconnaissance. Ainsi, « exister » suppose la reconnaissance de notre existence par l'existence d'autrui. L'enjeu, c'est l'intersubjectivité, le regard ou la parole de l'autre. J'existe quand je suis vu. Pas d'existence sans reconnaissance. En revanche, « vivre » est un fait biologique et physiologique que rien, outre la mort, ne pourrait remettre en question et qui ne demande aucun effort particulier. « Vivre » est en cela naturel, porté par le *désir*. On peut vivre sans conscience de la vie, à la différence de l'existence, qui suppose une conscience réflexive : non seulement j'existe, mais en plus je le sais et je dois vivre avec ce fardeau que constitue la conscience de ma finitude. Vivre est un *fait* quand exister est une *idée* ; vivre ne demande aucun effort, quand exister suppose d'y travailler ; vivre c'est respirer la simplicité ; exister, c'est expirer de complexité. Vivre m'est donné, exister est à gagner. Exister suppose le fait de penser et d'être en lien avec le monde, avec l'autre. Vivre suppose de recevoir le don de la vie, sans rien de

plus que cette humilité, que cet *humus*. Un animal est vivant et n'existe pas ; un sujet humain est vivant et tente, en plus, d'exister.

Or, c'est parce que nos vies sont devenues vides, pure vacuité, que nous surinvestissons nos existences, que nous cherchons toujours plus à exister sans vivre. Ce masque existentiel plaqué sur le vital prend la forme d'une quête insatiable de reconnaissance. Ainsi, plus nous éprouvons – avec effroi – le vide de nos vies, plus nous tentons de cacher cette vacuité en la parant d'existences reconnues, vues, actées, glorifiées, magnifiées, mirifiques, fantasmées. Ainsi en est-il de notre soif de reconnaissance qui cherche d'une part à masquer le vide de nos vies et, d'autre part, à donner une légitimité à ce vide, une sorte de raison d'être suffisante. Tel est l'intellectuel au vide de la pensée qui tente à tout prix d'exister sur CNews ; l'adolescent au vide amical qui tente d'exister populairement sur TikTok ; le chômeur à l'avenir incertain qui tente d'intensifier sa vie professionnelle sur LinkedIn ; la mère de famille au désert social mais hyperactive sur Instagram ; ou encore de ces politiques sans vie qui font une polémique d'un rien sur Twitter. Le buzz, c'est le vide d'une vie qui prend l'allure d'un événement existentiel. Si on est reconnu, adoubé, admiré, aimé (des *like* aux « j'adore »), cela montre qu'on est bien quelqu'un, qu'on *existe*, que notre existence n'est pas vaine, que nous avons une « véritable » raison d'être puisque le regard et la parole de l'autre me le confirment... et ce, même si le prix à payer est de mener une vie factice, d'*exister sans vivre*.

Afin de mieux comprendre ce qui se joue réellement à travers cette course à la reconnaissance qui masque nos vies vides, j'analyserai en premier lieu le champ sémantique du vide en rapport avec nos existences contemporaines (Partie I) : le rien et le néant, l'absence et le manque, le trou et le creux, la pauvreté, la vacuité et l'ennui, l'indifférence et l'indigence... Puis je m'attacherai à définir ce que j'entends par vivre une vie vide. Pour ce faire, j'analyserai les cinq causes qui nous amènent à mener des vies vides (Partie II) : le vide idéaux-logique (politique et spirituel), le vide social, le vide éthique, le vide intime et le vide numérique. Ensuite, ces contextes qui évident ou qui engendrent du vide ont des conséquences sur nos vies. J'en relève cinq : l'avènement d'un sujet vide (désobjectivation et désubstantialisation), d'un temps vide, d'un lien vide (désintersubjectivité), d'un désir vide et enfin des conséquences pathologiques, *emptiness pathologies*. Pour réfléchir aux symptômes consécutifs au vide contemporain, je me suis appuyée sur trois exemples : l'ivresse vide (*emptiness drunk*), le sexe vide (*emptiness sex*) et le virtuel vide (*emptiness virtual*).

De là, je démontrerai que ce vide absolument intolérable et irréprésentable – absolument *inconsolable* – se donne l'illusion d'une contenance à travers la production d'existences factices qui ne trouvent leurs légitimités que par la reconnaissance, cette dernière faisant office de véritable formation réactionnelle face au vide (Partie III). Enfin, fort d'un tel constat, il conviendra de se demander (Partie IV) si nous sommes condamnés à errer dans

Introduction

les limbes de cette course insatiable, tels des Sisyphe heureux, voués à exister sans plus jamais vivre, ou si nous avons la possibilité de mettre à nouveau de la vérité et de la profondeur dans nos existences... sans jamais pour autant oublier que notre besoin de reconnaissance est impossible à rassasier.

Qu'est-ce que le vide ?

Ex nihilo nihil fit.

Quel est ce vide dont il est question ? Est-ce la disparition ou la perte de quelque chose ? Est-ce le « manque » de quelque chose ou de quelqu'un ? Cela laisserait alors supposer qu'avant le vide, il n'y avait pas le *rien*. Ou alors, est-ce un vide original, sans contrepoint ? Un vide sans perspective ni comparaison possible. Un vide en soi ?

Les dictionnaires rappellent en premier lieu que le vide est « un espace qui n'est pas occupé par la matière »¹, comme le fait d'aspirer l'air d'un bâti d'un laboratoire de physique ou encore de faire un *nettoyage par le vide*. En second lieu, c'est un espace non occupé par des choses ou des personnes, comme quand il s'agit de *faire le vide* autour de soi ou de faire *tabula rasa* ou encore de *parler dans le vide* telle une *coquille vide*. En troisième lieu, cela désigne l'absence de support comme *regarder dans le vide* ou être suspendu *au-dessus du vide*. En dernier lieu, il peut s'agir d'un espace ouvert, d'une fissure, d'un trou, comme *combler un vide*. Il y a aussi le *vide juridique*, qui peut désigner un manque, une absence, une ignorance. Un manque également dans le *grand vide* laissé par le

départ de quelqu'un. Enfin, en un sens plus existentiel, il est à noter le sentiment de vacuité éprouvé par celui dont l'existence n'est qu'un *grand vide*.

Si l'on se penche sur des dictionnaires spécialisés² comme ceux de physique, par exemple, le vide est ce que l'on cherche à obtenir quand on enlève tout gaz contenu dans une enceinte. Le vide n'est jamais total et ne reste qu'un vide partiel. On parle d'*équation dans le vide* ou de *solution dans le vide* lorsqu'il n'y a aucune matière. Enfin, on peut préciser qu'en électrodynamique, le *vide quantique* remet en cause l'idée de rien, généralement associé au vide. Dans le contexte quantique, même si on tente d'enlever « tout » afin de tendre vers le « rien », il demeure toujours des états capables de subsister (il reste des demi-photons partout)³ et de jouer un certain rôle. D'un point de vue quantique, le vide n'est donc pas le rien.

Pour autant, ce ne sont pas ces aspects connus ou plus techniques du vide qui m'intéressent, mais plutôt un sentiment spécifique qui plane dans l'air ambiant de nos vies cybermodernes.

Afin de mieux saisir ce type de vide qui me semble si spécifique à notre époque, je vais interroger le champ sémantique le plus proche. J'aborderai successivement le rien et le néant ; le trou et le creux ; l'absence et le manque ; la vacuité et l'ennui ; l'indifférence et l'insignifiance ; la pauvreté et l'indigence ; et je terminerai par cette idée très contemporaine qui consiste à « faire le vide en se vidant la tête ».

Le rien et le néant

Cette espèce de vide trouve son mot le plus proche dans *le rien*, quand ce rien s'incarne parfaitement dans les expressions telles que *ça ne fait rien...* ou *je n'en ai rien à faire...* Ce rien-là est le *sans importance*, l'inutile par excellence, l'insignifiant sans tragique. C'est un rien de surface – presque de convenance tant il convient bien – qui ne descend jamais dans les profondeurs du *pathos*. Le latin est assez clair sur la notion de « rien » avec la terminologie de *nihil*. On peut y ajouter celle de *vacare* qui a donné « vacant » ou encore « vacance » et qui signifie « être inoccupé, oisif », mais aussi « être vide » ou encore « être libre ». Cette dernière terminologie ne manque pas d'intérêt dans la mesure où le rien, c'est à la fois le vide et la liberté. Le verbe *vacare* est composé de *vaco* qui désigne le fait de *vaquer* dans le sens de *se consacrer à* et le fait d'avoir du loisir, du temps pour quelque chose (le sens latin d'*otium* – le temps du loisir, *skholê* en grec –, c'est-à-dire le temps libre pour apprendre par opposition au *negotium* le temps de l'affairement, celui du *négoce*). Mais *culpa vaco*, c'est aussi *ne rien avoir à se reprocher* car libéré de la contrainte que constitue le *quelque chose*. Enfin, *vaco* désigne l'absence, le fait d'être précisément *sans quelque chose*.

L'étymologie grecque est plus équivoque. Dans *De la nature* (*Le Poème*) (Περὶ Φύσεως, « *Peri Physeos* ») Parménide pose les fondements d'une réflexion sur le rien – ou plutôt sur « ce qui n'est pas et ne sera jamais », que l'on a traduit par l'idée de « non-être » (τὸ μὴ ὄν) :

« C'est ainsi seulement que l'être sera, et que le non-être ne sera pas. »⁴ Le non-être doit alors s'entendre comme ce qui ne peut advenir, n'ayant jamais été. Mais le non-être est-il comparable au néant ? Ce serait une erreur de confondre ces deux notions. En effet, le non-être ne peut s'envisager qu'à la condition de l'être. Il est négation de *quelque chose*. Il suppose donc l'existence de cette chose qu'il nie (*l'être* en l'occurrence). Or, le néant est une forme pleine et entière, une positivité sans négativité. Peut-être que le terme grec qui conviendrait le mieux au néant, ce serait celui de *kháos* (χάος) qui a donné « chaos ». Le chaos au sens étymologique⁵, en plus de la notion de « désordre », renvoie à l'idée de « béance informe, de vide » ou encore « d'abysse, de gouffre ». Ce terme provient aussi du grec *khéō* (χέω) qui signifie « verser ». Or, de « verser » à « vider », il n'y a qu'un pas. Ce qui est un joli *renversement*. Le néant en cela serait le rien ; quand le non-être serait l'envers de l'être ; le néant ou le rien est une chose qui s'appréhende en soi de manière positive ; alors que le non-être n'a de sens que dans la négation de l'être. Ainsi, n'est-ce pas la même chose de dire : « je ne suis plus employé de banque » et de dire « je ne fais rien ». Dans un cas, cela laisse entendre que jadis je fus employé, c'est donc la négation de l'être-employé et dans l'autre cas, cela signifie que je suis dans un rapport de néant face au travail. De même, si le vide est le rien, le vide est-il aussi le néant ? Bergson distingue le vide et le néant en assignant des limites au vide : « Penser le vide, c'est le penser dans un certain volume alors que le néant peut être défini sans faire

référence à l'espace. »⁶ Il allait jusqu'à dire que l'idée même de penser ou saisir quelque chose du néant était vaine, qu'elle s'autodétruit d'elle-même. Il y a donc une différence quantifiable entre le rien et le néant. Pour Bachelard, fervent critique de Bergson, au contraire, il y a des liens étroits entre les deux : « Le vide est un facteur d'anéantissement apportant dans toute substance la contagion de son néant. »⁷ Je souscris à cette idée que le vide néantise par contagion. Il éteint les couleurs, cache le soleil, transforme le rouge en gris, diffuse une opacité de surface sur la profondeur des choses. Le vide, en ce sens, néantise. Poursuivant sa critique bergsonienne du néant, Bachelard explique dans *La Dialectique de la durée* que la philosophie de Bergson reste une philosophie vitaliste⁸, une « philosophie du plein »⁹ où « la vie ne peut craindre un échec absolu »¹⁰. L'élan vital imposant tout sur son passage ne laisserait donc aucune chance au néant. Un néant – ou plutôt un « vide » – qui ne pourrait se penser qu'à l'égard du plein – ou plutôt de l'être. Pour Bergson, en effet, l'idée de néant ne peut se penser qu'en tant qu'il vient anéantir l'être et non indépendamment de lui. Ainsi, « aucune substance ne saurait avoir de vide, aucune mélodie ne saurait être coupée par un silence absolu »¹¹. On ne saurait penser positivement le néant qui de fait, ne s'appréhende qu'à la lumière de l'être.

Mais Bachelard s'oppose à cette approche car selon lui, « le risque de la vie, jamais n'est absolu et inconditionné »¹². Et il est vrai qu'avant d'être (quelque chose) nous n'étions *rien*. Il s'agit alors d'aborder le plein (être)